

2024

L'adieu à la maison

by erkan

Ils ont vidé la maison, ça y est, dressé un état des lieux.

J'ai reçu des photos.

Je sais qu'il y a des fissures dans les murs, un peu d'humidité dans la chambre du fond.

Je sais que les arbres font trop d'ombre et que le jardin aurait besoin.

Je sais que l'agent immobilier a jugé la pièce de vie trop sombre, les chambres trop petites. La déco trop datée. Il aurait pu parler des odeurs aussi, pendant qu'il y était, ce petit con. Mais il n'a pas osé - il n'y a peut-être même pas pensé, c'est peut-être juste moi qui cherche des raisons de le détester et après tout, moi aussi je parle de « maisons de vieux » quand j'en vois à vendre à la télé...

Je sais que l'hiver approche,

et qu'il vaudrait mieux la vendre avant.

Tout ça, je le sais.

Ce ne sont que quatre murs et un toit.

Plus personne ne vit là.

Ça n'a plus rien à voir avec la maison,

La vraie maison.

Celle de Grand-père et Grand-mère.

La maison des parents - c'est comme ça qu'on disait avec maman, parce que c'était celle de ses parents à elle, ses frères et ses soeurs et nous embarqués derrière et plus tard encore nos propres enfants - quatre générations là-dedans.

Celle où crépite toujours un feu de cheminée, même en été parce que mes souvenirs de la maison se foutent bien des saisons.

Celle où couraient en hurlant des hordes, des grappes d'enfants sous les cris des parents pour qu'ils se taisent et qu'on s'entende un peu, enfin !

Allez donc brailler dans le jardin !

La vraie maison.

Celle des secrets dans les ombres de la mezzanine.

La maison où maman est mystérieusement appelée Janine, quel drôle de surnom, j'ai mis des années à comprendre et accepter que c'était son vrai prénom, et cette impression étrange de voir en mouvement nos parents être aussi des enfants de la génération d'avant, comme un renversement, tous alignés autour de la grande table, Grand-père au bout, en majesté, l'amour et le soin de Grand-mère partout et tu es sûr que tu as assez mangé ?

La maison de famille et les fêtes de, les vacances en.

Là où on revoyait les cousins et cousines éloignés.

Le havre des éparpillés.

Celle où on chantait «Minuit chrétien» le soir de Noël, avant de s'endormir, roulés dans des sacs de couchage alignés sous la table ou sous des tentes plantées autour, n'importe où parce qu'on est de plus en plus nombreux, que les chambres sont déjà pleines et puis, on ne dormira pas longtemps, de toutes façons.

Celle que Grand-père réveillait à la cloche, à sept heures du matin, le bougre :

- Debout là d'dans !

Celle où Maman et Grand-mère m'emmenaient faire les courses au petit supermarché, tout en bas de la côté, juste avant le pont, et se disputaient comme des chiffonnières à la caisse pour savoir qui allait payer quoi parce que Maman voulait participer - ah non, pas question ! - et jusqu'à aller planquer en douce un petit billet dans la poche de l'autre quand elle avait le dos tourné - et j'avais un peu honte, et ça me faisait marrer mais j'avais quand même un peu honte.

La maison avec l'armoire pleine de vieux Astérix et Lucky Luke et celle avec tout les verres alignés qui, je ne sais pourquoi, me fascinait. Le bureau, terre sacrée où j'avais toujours un peu peur de rentrer. La cuisine, petite, ouverte - le bar - et cette petite porte de derrière ouvrant sur le jardin du même nom où je n'allais jamais, cette porte qui, je ne sais pourquoi, avait acquis pour moi, tout l'attrait d'un passage secret.

Les fusils de pêche sous-marine accrochés au mur, les récits de pêche, de bateau, de mer, les projets futurs et la légende de Grand-père affrontant un requin et moi qui ne comprend toujours pas comment a pu mourir cet homme immense qui avait un jour affronté un requin !

La maison et la plage pas loin, le sable, le vent, les rouleaux et se baigner à Noël - courir en maillot de bain sous les yeux ébahis des emmitouflés venus digérer leurs agapes, se jeter dans l'eau, hurler parce qu'elle est froide et revenir violets, hurlant toujours, criant, riant - on en faisait des tonnes !

L'impression d'appartenir à quelque chose d'un peu à part.

Peut-être que toutes les familles se pensent être un peu à part ?

Toutes ont des choses à raconter.

Dans la salle de bain où la pauvre baignoire mangeait à notre retour tout le sable que nous avions dans les cheveux flottaient parfois les traces de l'eau de Cologne de Grand-père qui se mêlait à celle de la mer que nous apportions, une odeur mélangée très particulière.

Cette odeur, je l'ai toujours dans le nez.

Une odeur où se raccrocher.

Et le vent, le vent...

Y avait-il toujours vraiment du vent ?

Comme cette fois où il y en avait tellement qu'on pouvait se pencher presque à quarante-cinq degrés sans tomber - le vent comme il devrait toujours souffler, pour soutenir et pousser autant que pour fouetter - du vent et des rouleaux - une mer comme devrait toujours l'être la mer : à la fois fascinante et dangereuse, exaltante et hasardeuse.

La mer, le vent - la maison des parents.

Comme devrait toujours l'être.

Il y a dû, pourtant, y avoir des temps de calme plat, des moments sans éclat, il y a probablement même surtout eu ça, mais je ne m'en souviens pas.

Tous mes souvenirs de la maison sont bruyants.

C'est peut-être ça qui les rend si vivants.

La maison que l'on quittait à reculons, parce qu'il faut bien, il y a école demain, salué par tous le clan déployé sur la rue, les bras en l'air - à bientôt !

À bientôt !

Et dans la voiture, se refaire en petit comité les quelques jours passés, échanger trois potins, bailler la chronique tendre des événements anodins et regardant le paysage défiler, sentir la torpeur s'installer parce qu'on a trop respiré les embruns, pauvre petit parisien fatigué d'avoir trop respiré...

La maison des parents - c'est comme ça qu'on disait.

Là où le bruit de mon enfance ne s'est pas atténué, là où la chaleur de ceux qui m'y ont aimé n'a pas baissé, là où je peux encore croire que je ne vais pas tout étioiler et que les morts ne le sont pas et que je vais pouvoir avec eux rattraper tout ce que j'ai laissé filer.

La maison des parents idéale et qui n'a peut-être jamais vraiment existé - ou pas tout à fait - dans les souvenirs, les ombres sont parfois de pâte à modeler, on peut les retirer ou les ré-arranger. On peut tout simplement refuser d'y penser.

Celle-là, de maison, elle n'est pas à vendre.

Elle n'a pas de fissure, pas de problème d'humidité, son jardin y est un territoire à explorer, la pièce de vie porte magnifiquement son nom et les chambres sont faites pour y dormir, pas besoin de plus grand.

Elle te rit à la figure, la maison des parents, pauvre agent immobilier !

Celle-là, je me la garde.

Bien au chaud, avec d'autres, dans un coin de ma tête.

À l'abris - certainement pas à vendre.

Un abris où me rendre.

Ma maison des parents.